

# LA MERE ET L'ENFANT

LA FAMILLE

LA MERE

LE FOYER

L'ENFANT

L'ECOLE

L'EDUCATION



*Diminuer le chiffre de la mortalité infantile, en enseignant à la jeune mère les choses nécessaires à la santé, et en lui guidant auprès de son enfant malade, tel est le but que je me suis proposé, telle est la pensée qui a fait naître LA MÈRE ET L'ENFANT.*

**SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.**

*Professeur de médecine légale, d'Hygiène et des maladies des enfants à l'Université Laval. Médecin des enfants et professeur de la clinique des enfants à l'Hôpital Notre-Dame.*

Le journal paraît le 10 de chaque mois.

Prix de l'abonnement : Un an, \$2 ; Six mois, \$1.00 ; Trois mois, 50 cts., invariablement payable d'avance.

Toute question concernant la rédaction ou l'administration devra être adressée à  
SEVERIN LACHAPPELLE, M. D., Boîte B. P. 1754, Montréal.

La



## JOHNSTON'S FLUID BEEF

Donne la force aux invalides et aux convalescents,  
Breuvage excellent contre la fatigue et  
l'épuisement.

Nouvelle FONTAINE-FILTRE de George Cheavin

H. F. JACKSON, Chimiste, Agent pour le Canada

2263 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

l'eau à boire doit être filtrée.

## SOMMAIRE

Récapitulation des derniers numéros.—Maman et Bébé (suite).—L'art de se faire aimer par son mari ou conseils d'un père à sa fille (suite).—Gravure (Le Rêve).—Fiat Voluntas (poésie).—Le berceau.—Sommeil.—Croûtes de Lait.—Gangrène de la Bouche.

---

 RÉCAPITULATION DES DERNIERS NUMÉROS.

## NUMÉRO D'AOUT.

Comment nourrir les enfants? Filtration de l'eau— Le premier bain.— Traitement des infirmes, des scrofuleux, des **deshérités** de la nature. — Comment combattre le vomissement dans la coqueluche.— Le travail des enfants dans les manufactures.— Régime de la mère qui nourrit son enfant.

## NUMÉRO DE SEPTEMBRE.

Maman et Bébé ou l'apprentissage de la mère — Comment nourrir les enfants : — Si l'on savait nourrir les enfants et les nourrissons particulièrement, on doublerait le chiffre de notre population infantile — Comment traiter la fièvre typhoïde ? — Traitement de la diphtérie. — Traitement des vers.— Traitement des crevasses du sein.—

## NUMÉRO D'OCTOBRE.

Maman et Bébé. (*Suite*)—Traitement hygiénique de la scarlatine.— Il ne faut pas crier dans les oreilles des enfants. — L'enfant doit-il sortir au froid ? Température des maisons. — Traitement du rhume de cerveau.— Les baisers de la mère et la contagion.— Soins à donner aux dents.— Le froid aux pieds.—

## NUMÉRO DE NOVEMBRE.

Maman et Bébé (*Suite*).— Les bottes de Bébé malade. — La fièvre chez les enfants.— L'art de se faire aimer par son mari ou conseils d'un père à sa fille.— La fièvre typhoïde chez les enfants.—

Ce résumé doit faire comprendre toute l'utilité pratique de cette publication domestique. Toute mère qui sait lire acquiert en peu de temps la connaissance des choses les plus élémentaires qui devraient lui être enseignées sur les bancs de l'école.—

**Si le prix de l'abonnement est trop élevé nous demandons d'avoir recours au système des groupes de dix qui le réduit de moitié.**

Nous faisons appel au dévouement de toute mère que nous voulons aider dans l'élevage de ceux qui lui sont si chers.— Nous faisons appel à tout père de famille qui devra seconder nos efforts et donner sa place au foyer au journal "La

**Mère et l'enfant "**



LE PREMIER BAIN

## MAMAN ET BÉBÉ

(Suite)

L'habitude du bain doit être contractée de bonne heure chez notre petit homme : la résistance d'ailleurs ne sera pas longue !

Je les revois tous ceux que j'ai vus, je les revois comme dans un tableau vivant, ces petits bons hommes, ces petites bonnes femmes prenant déjà leurs ébats : je ne sais pas ce qui brille le plus, le cristal des gouttes d'eau qui tombent comme une pluie de perles ou le cristal de ces prunelles vives, plus reluisantes que le prisme : la vague n'est pas forte, leurs mains agitées semblent néanmoins vouloir la dompter comme autant de petits Neptune, ou la vaincre comme Pyrrhus fouettant les flots.

Ce qui avait arraché des cris de résistance la première fois, fait pousser des cris de joie aujourd'hui et donne à la mère cette petite heure délicieuse, ou semblable à cette divinité antique qui présidait aux lacs et aux fleuves, elle donne à son rejeton, les premières leçons sur l'élément perfide.

Où la partie est intéressante, le tableau est séduisant. J'y perds volon-

tiers mon temps. Mais une arrière pensée sérieuse, celle-là, me retient volontiers captif.

Le bain, qui aujourd'hui constitue une pratique hygiénique dont je recommande si fortement l'usage peut devenir demain un remède facile auquel j'aurai recours.

En effet rien comme le bain ne pourra enray une maladie dans bien des cas, ou en faciliter plus la marche naturelle dans d'autres cas.

Les fièvres eruptives qui sévissent continuellement dans nos familles, la rougeole, la scarlatine, ne sauraient recevoir une médication plus opportune à leur début, surtout si l'éruption tarde à se faire.

Je ne saurais vous faire mieux la démonstration de cette vérité qu'en vous racontant l'anecdote suivante, qui comme une histoire de fin de sermon, va jeter sur le sujet traité un intérêt qu'il peut ne pas avoir eu jusqu'ici :

Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais rue de Sèvres, à l'hospice des Enfants. Je trouvais les bonnes



— *Entre bébés :*

— *Est-il bête ce Paul qui croit qu'on achète les enfants et qui ne voit pas qu'ils viennent sous les choux !*

Sœurs consternées. Le docteur Jadelot venait d'ordonner d'urgence un bain pour un enfant atteint de convulsions effrayantes ; cet enfant résistait avec une telle violence, qu'il était évident que, si on essayait de le baigner de force, l'horrible crise redoublerait, et qu'il mourrait avant d'être dans l'eau. Comment faire ? En ce moment, je vis entrer une jeune femme, et quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant Mme Malibran ! C'était elle, oui, c'était bien elle. On a dit que, dans ces occasions, elle s'habillait en sœur de charité. Elle eût regardé ce déguisement comme une profanation. Elle était vêtue de noir ; je m'imagine que son costume devait ressembler à celui de ces *béates* espagnoles dont il est parfois question dans les récits de Mérimée, et, si je ne craignais à mon tour de profaner un bon souvenir par une plaisanterie d'un goût douteux, je dirais que cette béate faisait songer à une neuvième béatitude. Les Sœurs, qui semblaient habituées à ses visites, la mirent au courant de la situation. Alors, elle s'approcha de l'enfant, toujours en proie à des convulsions épouvantables, et, d'une voix caressante :

— Mon enfant ! lui dit-elle, si je vous chantais quelque chose, consentiriez-vous à entrer dans ce bain qui doit vous sauver la vie ? . . . ”

De plus en plus agité, le petit malade ne répondit pas ; il ne parut pas même avoir entendu. Madame Malibran ne

se tint pas pour battue : elle chanta sa célèbre romance : *Bonheur de se revoir !* puis le boléro madrilène : *To che sou contra bandista !* chanson populaire dont elle avait fait un chef-d'œuvre de passion et de verve. Vous figurez-vous, madame, l'effet de ce chant, tout en demi-teintes, entre les murailles nues d'une salle d'hôpital ? Ce fut comme une douce clarté d'aurore s'infiltrant peu à peu à travers les froides ombres d'une nuit d'hiver.

Les bonnes religieuses ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête ; elles joignaient les mains, elles retenaient leur souffle, elles levaient au ciel leurs yeux humides de larmes, croyant peut-être entendre un de ces anges que *Dieu lui-même écoute* (Lamartine). Quand à moi, je redevais l'halluciné de la veille ; je m'imaginai que je m'étais endormi dans le salon de Mme de la Bouillierie aux derniers accents de Sémiramide et d'Arsace, et que je continuais mon rêve. Mais l'enfant resta complètement insensible à ce prodige de l'art mis au service de la charité. Il était trop jeune pour le comprendre ou trop souffrant pour en jouir. Lorsque les Sœurs essayèrent de le rapprocher de la baignoire, il se débattit dans leurs bras comme un possédé, avec des cris si aigus qu'ils brisaient toutes nos poitrines. — “Al-lons ? c'est fini, il n'y a rien à faire ! il faut le laisser mourir ! ” dit une des Sœurs en pleurant.

En ce moment, le front de Mme Ma-



— *Les enfants terribles :*

— *Vogons, mignonne, ne pleure pas, sois raisonnable, ton mal de dents passera.*

— *Et comment veux-tu qu'il passe ? Est-ce que je puis ôter mes dents comme toi, moi ?*

libran s'éclaira d'une lumière surhumaine. Un sourire angélique se dessina sur ses lèvres; elle prit une des mains brûlantes du malade, et lui dit :

“Cher enfant, si j'entraais dans ce bain, refuserais-tu de t'y laisser mettre avec moi ?”

Cette fois, elle fut entendue; l'enfant fit un léger signe de tête et cessa de crier. Aussitôt, internes, étudiants et infirmiers s'écartèrent avec une admiration respectueuse, et je puis bien vous assurer que pas une image sensuelle ne vint se mêler à cet enthousiasme et à ce respect. Les religieuses entourèrent la cantatrice; elle se mit au

bain, et tendit les bras à l'enfant qui n'opposait plus de résistance. Cinq minutes après il s'endormit paisiblement sur l'épaule de Desdemona.

Vous devinez aussi, n'est-ce pas? que, une heure plus tard, je guettais Mme Malibran à sa sortie. Elle m'aperçut, me reconnut, et, ne me permettant pas d'achever une phrase que mon trouble m'aurait probablement empêché de finir, elle me dit :

“Jeune homme, retenez bien ceci : il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre.”

(à suivre)

SEVERIN LACHAPELLE M. D.

## L'art de se faire aimer par son mari

### CONSEILS D'UN PERE A SA FILLE

(Suite)

**J**AI parlé des subordonnés, et je vais t'expliquer mon idée sur ce sujet.

Ceux que leur position privilégiée destine à réclamer les services d'autrui, ont de grands devoirs à remplir vis-à-vis de leur serviteurs.

Les conditions intérieures de la société, la dépendance servile sont une offense à la nature et aux lois d'égalité pour lesquelles, bon gré, malgré, nous naissons et mourons.

Cependant il faut vivre selon les mœurs, l'usage et les habitudes de son temps, mais si le bon sens nous dit qu'il y a du mal, il faut l'atténuer autant qu'il en est en nous.

Dans son ménage et vis-à-vis de ses domestiques, une femme doit se proposer ce but :

—Se faire aimer et se taire obéir.

Avec des gens honnêtes, c'est facile d'y arriver.

Commence par donner une bonne

opinion de ta capacité, de ton activité et de ton savoir-vivre, c'est la base.— Que ceux qui te servent soient bien convaincus qu'ils trouveront en toi protection, douceur, respect de leur position et des convenances.

Ces seules idées résument tous les devoirs de la femme de ménage.

L'humiliation faite à un inférieur est un grand tort, parce qu'il cherchera et trouvera vingt fois l'occasion de l'humilier à son tour.— Commande donc doucement, mais exige ce que tu auras demandé ; puis en respectant sa position, tu lui formeras le cœur et tu l'attireras à toi.

\* \* \*

Ici, ma petite fille, je vais te faire un reproche.

Tu causes trop avec les domestiques. Certes, je ne veux pas te dire d'affecter de la fierté comme le font bien des demoiselles, mais il est dangereux de trop se mêler, de trop descendre jusqu'à eux, si ce n'est pour instruire ou pour distraire.

S'il y a lieu de blâmer la conduite de l'un d'eux, fais-le avec douceur, avec ménagement, mais aussi avec dignité. — Que l'avertissement arrive net, pour éviter une rechute. S'il y a lieu de donner un éloge, fais-le à propos. C'est un encouragement précieux pour un serviteur.

Enfin ne témoigne jamais de méfiance, car tu serais trompée, mais veille sans cesse et à leur insu ; puis si tu es

contente, récompense de temps à autre, c'est de l'humanité.

—Tu te dis, j'en suis certain : père me voudrait parfaite, c'est bien difficile. Oui, chère mignonne, je te voudrais ainsi, et je te voudrais surtout heureuse, aimée et joyeuse. Je voudrais que tu passes dans la vie comme ces jolies fleurs aux senteurs exquis qui parfument tout à l'entour, et quand on les emporte, laissent sur leur passage un sillage embaumé.

En te voyant ainsi, je partirai sans regret pour les pays inconnus d'où l'on ne revient pas, bercé dans mes derniers jours par la vue séduisante de ton printemps sans nuage, précurseur d'un automne sans frimas et d'un hiver sans larmes.

Dans la société, une femme distinguée peut donner beaucoup de relief à son mari. — Si elle a du tact et de l'esprit, elle saura lui laisser les avantages en s'effaçant un peu. C'est le moyen de se faire admirer d'avantage.

Celle qui veut dominer, qui rapporte tout à elle, qui veut parler à tort et à travers et haut, devient ridicule, voilà tout, et ce ridicule rejaillit sur le mari.

La morgue, la fierté, les manières raides et apprêtées n'ont jamais de succès, et l'on voudra toujours dans le monde intelligent de la simplicité, du bon goût, de la déférence envers les autres, de la politesse délicate et sans apprêts. Toutes ces bonnes qualités posent admirablement une femme et lui gagnent les suffrages de chacun.

— *Bébé est plein de dispositions. Hier, il avoue carrément à sa mère qu'il adore les femmes.*

— *Et pourquoi ça ?*

— *Pourquoi je les aime ! fait Bébé avec fierté. Parce que ça sent bon !*



A mon avis (c'est vrai que je suis de la ville école), une femme doit secourir son mari en toutes choses, multiplier ses efforts pour le soutenir et l'encourager, mais il ne faut pas qu'elle le devance.

La femme jouit tout autant que le mari de la considération qui s'attache à son nom, surtout quand elle y a contribué.

Elle doit donc y travailler toujours, en s'emparant de la meilleure position qu'elle puisse ambitionner.

Pour cela, il faut t'accoutumer, sans qu'il soit nécessaire d'aller dans le monde où l'on s'ennuie, à une conversation sérieuse et sensée : mets-toi donc dès les premiers mois de ton mariage en mesure de la soutenir ou de l'engager avec tact et simplicité, selon les partenaires qui te seront donnés.

Tu sais combien je t'ai recommandé déjà de ne jamais parler de toi, c'est une des choses qu'il faut toujours attendre des autres. Au contraire parle beaucoup des autres et toujours à leur avantage, c'est le meilleur moyen de te faire des amis.

Souvent on critique, c'est le plaisir de beaucoup ; tâche alors de détourner la conversation et, si elle menace de s'éteindre, un peu d'opposition ne nuit pas pour la ranimer, mais que ce soit sans entêtement, sans aigreur, sans brusquerie.

\* \* \*

Me voilà, chère mignonne, au point

délicat de mon petit sermon : bientôt tu comprendras mieux combien même un père a de l'embarras quand il s'agit de toucher à ce coin mystérieux du cœur où se cache l'amour et qui comme une sensitive se referme et s'étirole au souffle plus accentué de la brise.

Pourtant il me faut te donner là encore quelques conseils et je vais te les dire en peu de mots.

Vous êtes jolie, mademoiselle, aussi quand tu seras mariée les papillons ne manqueront pas de venir voltiger autour de tes vingt ans. — Redoute leurs compliments et leurs flatteries ; c'est toujours un moyen de masquer leur piège.

Aujourd'hui comme hier, hier comme demain, les femmes étourdies ou vaniteuses s'y laisseront toujours prendre.

En société, chez toi ou ailleurs, il faut que tes égards se partagent. N'affecte aucune préférence marquée, réserve cela pour l'intimité, car vis-à-vis des hommes il faut s'observer constamment, sans y mettre de gêne ou de raideur. On trouve partout de la méchanceté, partout des mauvaises langues qui interpréteraient contre la toi plus innocente de tes attentions pour un autre.

Quand à ton mari, ne t'en préoccupe pas dans le monde, laisse-lui toutes ses aises, toute sa liberté, et s'il s'émancipe un peu n'aie pas l'air de t'en apercevoir ; on rirait de toi. Seulement au retour, fais ton sourire plus câlin

— *Petit Bob a un chien sur le collier duquel est écrit le nom de son papa. Hier, on reçut à la maison une fort belle dame qui avait au poignet un large bracelet en or.*

*Alors, petit Bob, sautant sur les genoux de la visiteuse :*

— *Dis, madame, c'est-y pour y faire mettre le nom de ton propriétaire ?*

ton regard plus doux, ton baiser plus long. Montre-lui que tu possèdes à la perfection tout ce qu'il croyait trouver chez une autre : comme un soldat, mets-toi sous les armes — l'amour, c'est le champ de bataille de la femme — et sois bien persuadée qu'une chaîne de fleurs est plus difficile à briser que des mailles d'acier.

\*\*\*

Cela ne t'empêche pas de chercher à plaire au dehors : la bonne tenue d'une femme, sa bonne réputation, ses succès dans le monde, voilà le bonheur et l'orgueil du mari, souvent même c'est le stimulant qui lui fait adorer sa femme, au lieu de sacrifier sur l'autel des divinités païennes.

Donne-lui donc cette grande satisfaction.

Rien n'est plus facile pour toi qui a reçu une bonne éducation et qui peut

joindre à des manières distinguées le tact des convenances.

\*\*\*

J'ai fini, ma chérie et je suis certain que désormais le nom de ta mère sera encore plus profondément gravé dans ton cœur puisque tu sais maintenant quelles étaient ses vertus. Elle avait toutes celles que je viens de te dire. Elle a fait mon bonheur et je l'adorerai. Imite-là donc, sois bonne comme elle : te voyant heureuse, je croirai la revoir. Allons, embrasse-moi et cache dans ton corsage ce papier sur lequel j'ai mis pour toi les conseils de ton meilleur ami.

Ils te sont donnés dans le secret, et à nous deux : fais en ton profit comme s'ils venaient de toi, je n'ai pas l'amour propre d'auteur.

THEO-CURT

- *Le fils de Calino a le plus vif désir de s'instruire.*  
 — *Alors, ces ouvrages n'ont pas de montres ?*  
 — *Non, mon enfant.*  
 — *Ni de pendules ?*  
 — *Non, mon enfant.*  
 — *Comment font-ils pour savoir l'heure ?*  
 — *Ils comptent sur leurs doigts.*





LE RÊVE

## FIAT VOLONTAS

Pauvre femme ! son lait à sa tête est monté,  
Et, dans ses froids salons, le monde a répété,  
Parmi les vains propos que chaque jour emporte,  
Hier, qu'elle était folle, aujourd'hui, qu'elle est morte,  
Et, seul au champ des morts; je foule ce gazon,  
Cette tombe où sa vie a suivi sa raison !

Folle ! morte ! pourquoi ? Mon Dieu, pour peu de chose !  
Pour un fragile enfant dont la paupière est close,  
Pour un doux nouveau-né, fête aux fraîches couleurs,  
Qui naguère à son sein, comme une mouche aux fleurs,  
Pendait, riait, pleurait, et, malgré ses prières,  
Troublant tout leur sommeil durant des nuits entières,  
Faisait mille discours, pauvre petit ami !  
Et qui ne dit plus rien, car il est endormi,  
Quand elle vit son fils, le soir d'un jour bien sombre,  
Car elle l'appelait son fils, cette vaine ombre !  
Quand elle vit l'enfant glacé dans sa pâleur,  
— Oh ! ne consolez point une telle douleur ! —  
Elle ne pleura pas. Le lait avec la fièvre.

Soudain troubla sa fête et fit trembler sa lèvre ;  
 Et, depuis ce jour-là, sans voir et sans parler,  
 Elle cherchait dans l'ombre une chose perdue,  
 Son enfant disparu dans la vague étendue.  
 Et par moments penchait son oreille en marchant,  
 Comme si sous la terre elle entendait un chant !

Une femme du peuple, un jour que dans la rue  
 Se pressait sur ses pas une foule accourue,  
 Rien qu'à la voir souffrir devina son malheur.  
 Les hommes, en voyant ce beau front sans couleur,  
 Et cet œil froid toujours suivant une chimère,  
 S'écriaient : "Pauvre folle !" elle dit : "Pauvre mère !"

Pauvre mère, en effet ! Un soupir étouffant  
 Parfois coupait sa voix, qui murmurait : "L'enfant !"  
 Parfois elle semblait, dans la cendre enfouie,  
 Chercher une lueur au ciel évanouie ;  
 Car la jeune âme enfuie, hélas ! de sa maison,  
 Avait en s'en allant emporté sa raison !  
 On avait beau lui dire, en parlant à voix basse,  
 Que la vie est ainsi ; que tout meurt, que tout passe ;  
 Et qu'il est des enfants, — mères, sachez-le bien !—  
 Que Dieu, qui prête tout et qui ne donne rien,  
 Pour rafraîchir nos fronts avec leurs ailes blanches,  
 Met comme des oiseaux pour un jour sur nos branches,  
 On avait beau lui dire, elle n'entendait pas,  
 L'œil fixe, elle voyait toujours devant ses pas,  
 S'ouvrir les bras charmants de l'enfant qui l'appelle.

Elle avait des hochets fait une chapelle,  
 C'est ainsi qu'elle est morte, en deux mois, sans efforts ;  
 Car rien n'est plus puissant que ces petits bras morts,  
 Pour tirer promptement les mères dans la tombe.  
 Où l'enfant est tombé bientôt la femme tombe.  
 Qu'est-ce qu'une maison dont le seuil est désert ?  
 Qu'un lit sans un berceau ? Dieu élément ! à quoi sert  
 Le regard maternel sans l'enfant qui repose ?  
 A quoi bon ce sein blanc sans cette bouche rose ?

Après avoir longtemps, le cœur mort, les yeux morts,  
 Erré sur le tombeau comme étant en dehors,  
 —Longtemps ! ce sont ici des paroles humaines,  
 Hélas ! il a suffi de bien peu de semaines !—  
 Malheureuse ! en deux mois tout s'est évanoui.  
 Hier elle était folle, elle est morte aujourd'hui !

Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive  
 Pour qu'un deuxième oiseau tout en hâte l'y suive.  
 Sur deux, il en est un qui toujours va devant.  
 Après avoir à peine ouvert son aile au vent,  
 Il vint le bel enfant, s'abattre sur la tombe ;  
 Elle y vint après lui comme une autre colombe.

On a creusé la terre, et là, sous le gazon.  
 On a mis la nourrice auprès du nourrisson.  
 Et, moi, je dis :—Seigneur ! votre règle est austère !  
 Seigneur ! vous avez mis partout un noir mystère,  
 Dans l'homme et dans l'amour, dans l'arbre et dans l'oiseau,  
 Et jusque dans ce lait que réclame un berceau,  
 Ambrosie et poison, doux miel, liqueur amère,  
 Fait pour nourrir l'enfant ou pour tuer la mère !

## LE BERCEAU



Le berceau est la première et la plus importante demeure de l'être humain. "C'est là, dit Fonssagrives, qu'il subit cette sorte de seconde incubation qui est une froide continuation de la première, et qu'il s'essaye à la vie individuelle : c'est le complément du foyer, le symbole de la perpétuité des générations, le pivot de la vie domestique, le centre des espérances, des joies et des regrets de la famille." A ces titres divers, le berceau mérite bien la sollicitude éclairée de l'hygiéniste, et les mères doivent êtres instruites par lui des conditions requises pour faire du lit de l'enfant une couche saine et commode.

On fait des berceaux avec cent matières diverses. Depuis le modeste osier jusqu'aux métaux les plus précieux, tout a été employé pour leur confec-

tion ; l'hygiène ne voit aucun mal à cela, à la condition que jamais les parois du petit lit ne seront pleines. Le berceau doit, quelle que soit sa richesse ou sa pauvreté, représenter une corbeille à claire-voie, jamais une caisse impénétrable à l'air. Les mères peuvent donc donner libre carrière à leur fantaisie à cet égard, faire choix du noyer, de l'acajou ou du palissandre, préférer le filet de soie ou les réseaux métalliques ; l'important c'est quelles fassent à Bébé un nid treillagé et non compact.

Une boîte hermétique ne vaut rien pour le nourrisson. C'est pour cela que les médecins la proscrivent, aussi bien que les berceaux à grillage capitonné. Ils ne s'opposent pas, en farouches ennemis de l'élégance, à ce que le petit lit soit orné d'une étoffe légère, rose, blanche ou bleue, mais ils ordonnent que cette garniture soit renouvelée souvent. Malheureusement cette ordonnance est plus d'une fois oubliée.

DR FELIX BREMOND.

— *Sourcil de famille.*

— *Quelle jolie canne tu as, Edouard ! Tu devrais me la donner.*

— *Impossible, cher ami, elle est sacrée pour moi. C'est avec cette canne que mon pauvre grand-père battait ma digne grand-mère !*

## SOMMEIL

Pendant les premières semaines de son existence, le nouveau-né ne fait en quelque sorte que teter et dormir. Une alimentation souvent répétée et un sommeil prolongé lui sont donc nécessaires. Mais cette alimentation et ce sommeil doivent être, l'un et l'autre, soumis à des règles invariables.

De même qu'il faut habituer un nouveau-né à teter à des heures réglées, de même il faut l'habituer à dormir dans son berceau où il est beaucoup mieux que partout ailleurs. Dès qu'un enfant a sommeil, il ne faut pas le prendre dans les bras ou sur les genoux comme on ne le fait que trop souvent. Il faut le mettre dans son berceau et l'habituer à s'endormir au milieu du bruit qui se fait dans la chambre.

Le nouveau-né ne doit jamais coucher dans le lit de sa mère ou de sa nourrice. *J'ai vu* deux fois des enfants ainsi étouffés. D'ailleurs, le sommeil pris de la sorte n'est réparateur ni pour le nourrisson ni pour la nourrice.

A la campagne, souvent même à la ville, on a la fâcheuse habitude de couvrir immodérément les nouveau-nés pendant qu'ils dorment. On les renferme dans d'épais rideaux par-dessus lesquels on met quelquefois un châle ou un morceau d'étoffe, sous prétexte de les garantir du froid ou des courants d'air. Sous ces couvertures, sous cette enveloppe épaisse, les enfants sont toujours en sueur. Il s'affaiblissent et s'enrhumment dès qu'on les découvre.

Lorsqu'un enfant a de la peine à se réchauffer, on met dans son berceau une boule d'étain ou une cruche de

grès remplie d'eau chaude. Il ne faut jamais mettre de briques ou de fers chauffés au feu. Les linges dans lesquels on enveloppe ces briques ou ces fers peuvent brûler et mettre le feu au berceau.

Lorsqu'un enfant se réveille à une heure à laquelle il doit dormir, il ne faut pas, comme le font presque toutes les mères, le prendre au moindre cri et le promener dans la chambre pour l'endormir. C'est une habitude que le nouveau-né contracte bien vite et qui le fatigue inutilement ainsi que que la personne qui le soigne. On s'assure qu'il ne s'est pas sali et l'on imprime, s'il le faut, quelques légers mouvements au berceau. Cela suffit presque toujours pour provoquer le sommeil.

S'il est salutaire pour un enfant de toujours dormir dans son berceau, il ne lui est pas salutaire d'y rester des journées entières sans jamais être levé. Il y a de malheureux nourrissons qui passent ainsi toute leur vie dans une immobilité complète et que le manque d'air et d'exercice rend complètement rachitiques. Afin de les empêcher de crier, les nourrices leur mettent dans la bouche un *suçon* qu'ils tettent du matin au soir sans y trouver de principes nutritifs. (Le suçon est ordinairement formé d'un petit nœud de linge trempé dans du lait ou dans de l'eau sucrée.) Ce mouvement continuel de succion, qui ne produit et ne peut produire aucun résultat satisfaisant pour l'estomac, fatigue et épuise les enfants.

(à suivre)



## CROUTES DE LAIT

**Croutes de Lait.—Croutes Laitieuses.—Gourme.—Riffle.**

—Les croûtes de lait sont constituées par des pustules d'un blanc sale d'où s'échappe une sérosité qui se concrète et forme des croûtes jaunes demi-transparentes. Ces croûtes, qui laissent exhaler une odeur fade, analogue à celle du lait aigri, affectent particulièrement le front, les joues, le tour de la bouche, du nez. Lorsqu'elles siègent autour des yeux, elles occasionnent une vive démangeaison, les enfants se grattent et s'écorchent; le sang qui les couvre alors leur donne une teinte rougeâtre, puis brune et noirâtre. Certains enfants sont ainsi momentanément complètement défigurés.

La sérosité qui s'écoule de ces pustules ainsi écorchées fait naître d'autres pustules sur les parties voisines de la peau. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle la maladie se propage quelquefois sur toute la figure.

Les croûtes laitieuses sont plutôt une infirmité qu'une maladie. Cependant, je les ai vues deux fois occasionner la mort. Deux enfants avaient la figure toute couverte de croûtes de lait. On eut la malheureuse idée de les traiter par des bains émollients. Du menton, les croûtes gagnèrent le cou, puis le tronc. . . . ; les deux enfants succombèrent.

Les croûtes laitieuses dépendent presque toujours d'un état constitutionnel dû à un mauvais régime alimentaire. Ou l'enfant mange trop, ou il a une nourriture qui n'est pas en rapport avec son âge. C'est pour cela que cette affection est plus fréquente à l'époque de la dentition et qu'elle est si commune chez les nourrissons confiés aux nourrices mercenaires.

L'opinion qui veut que les croûtes laitieuses soient utiles à la santé des nouveau-nés n'est qu'un préjugé ridicule dont toute mère doit se garder. Il faut, au contraire, les faire disparaître au plus vite dans l'intérêt des enfants.

Pour faire disparaître les croûtes laitieuses, il faut modifier le régime alimentaire de l'enfant d'après les principes que j'ai plusieurs fois exposés dans cet ouvrage. Il faut ensuite continuellement saupoudrer ces croûtes avec de la farine, de la poudre de riz, d'amidon, etc. La figure de l'enfant doit être, nuit et jour, *constamment enfarinée*. Ces poudres absorbent la sérosité qui s'écoule des pustules et arrêtent immédiatement les progrès de la maladie. Au bout de quelque jours, les croûtes sèchent et tombent; l'enfant est complètement guéri.

—*Les enfants terribles.*

*Toto à son père :*

—*Dis donc, p'pa !*

—*Quoi ?*

—*Pourquoi que tu ne bats jamais maman devant le monde ?*

## Noma. Charbon des Joues. Gangrène de la Bouche

Ce sont là autant d'expressions d'une même maladie. Cette maladie si rare, non contagieuse heureusement, disons le tout de suite pour vous rassurer de la frayeur que son seul nom peut causer—vient de se rencontrer au milieu de notre population : les journaux quotidiens l'ont mentionnée.

Les causes les plus ordinaires de ce terrible mal, —sont les mauvaises conditions hygiéniques telles que manque de ventilation, humidité froide, c'est à dire que nous le trouvons dans ce milieu où tout respire la pauvreté et la misère, au point de vue du logis de tout ce qui le constitue, air, lumière, nourriture, pêchant tous par défaut, et dont la privation prépare à l'avance des victimes comme celle qu'il nous a été donné de contempler.

Imaginez-vous une tête de cinq ans traînant depuis plusieurs semaines dans une salle de dissection, dont les chairs ont été enlevées en grande partie par le couteau de l'étudiant, noircie, sphacelée, montrant une double rangée de dents allongées, n'ayant plus de gencives pour les recouvrir en partie, ne tenant plus, qui tomberaient si vous les touchiez, imaginez-vous cette tête, ce visage dans lequel il n'y a pas d'autre

signe de vie qu'un oeil à demi éteint, l'autre étant aussi détruit par la gangrène qui dévore et vous aurez devant vous ce que j'ai vu ce matin au numéro 16 ruelle Leduc.

Les soins ont été nuls ! quelques jours passés dans un hôpital dont on l'a éconduit plus gangréné, voilà l'assistance donnée, à l'enfant que je viens de voir !

C'est à ce point de vue que j'écris ces quelques lignes.

Y'a-t-il assez dans cette misère pour éveiller dans les coeurs de tous un battement nouveau qui nous donnera une société protectrice de l'enfance abandonnée, abandonnée des parents trop pauvres ou trop vicieux, abandonnée des maisons hospitalières incomplètes dans leur organisation et insuffisantes, abandonnée de tous.

Ce n'est pas le sentimentalisme qui m'entraîne, ce n'est pas le cri de St-Vincent de Paul que je pousse, je constate un dernier fait révoltant à la suite d'un grand nombre d'autres de même nature, je le livre à la réflexion de tout le monde et je demande à une femme énergique de se mettre à la tête du mouvement qui aura pour résultat pratique : l'assistance de l'enfant.

—Il n'y a plus d'enfants :

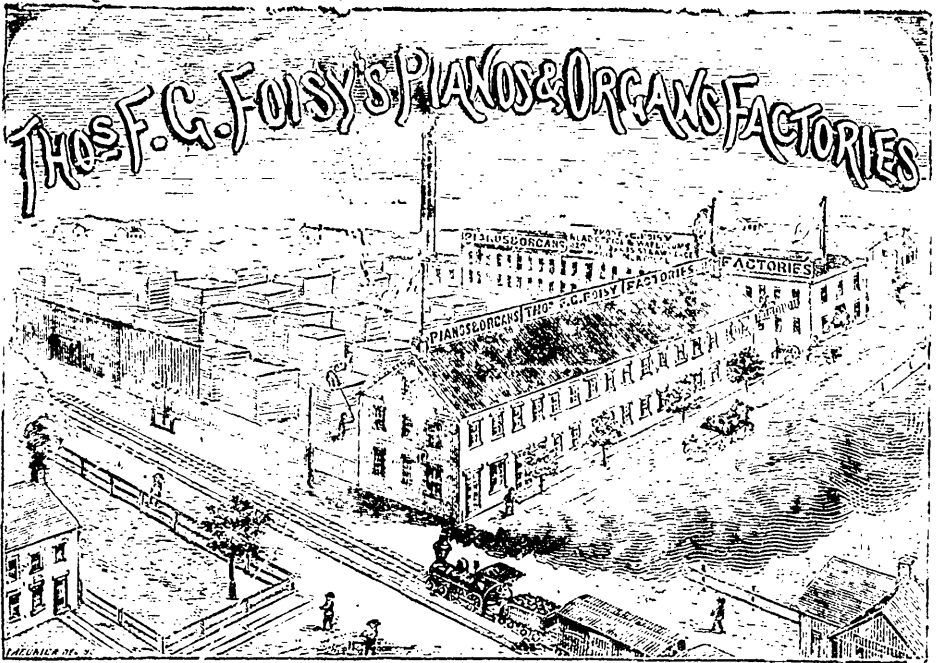
—Quel âge avez-vous maintenant, Marguerite ?

—J'ai douze ans, monsieur—

—Tiens ! je n'aurais pas cru que vous en eussiez plus de dix.

Marguerite, d'un air modeste :

—Oh ! vous dites cela pour me flatter.



# PIANOS DROITS ET CARRES

La seule manufacture de ce genre dans la Province de Québec.

Pianos vendus aux Communautés à des prix spéciaux, et garantis pour cinq ans.

Faites application pour notre catalogue.

Nous avons besoin d'agents dans tout le Canada pour représenter les onze styles de Pianos que nous fabriquons.

Comme manufacturier, je puis vendre 100 pour 100 meilleur marché que n'importe quel marchand dans la ligne.

Toutes communications devront être adressées à nos bureaux à Montréal, département du gros.

## 429, 431, 433, 435 Rue ST-LAURENT

Nous serons toujours heureux de correspondre.

# MANUEL D'HYGIENE

Rédigé conformément aux Instructions du Conseil  
d'Hygiène de la Province de Québec.

PAR

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.

Le seul ouvrage d'Hygiène recommandé par les  
Conseils d'Instruction Publique de la Province de  
Québec et de Manitoba.

---

TROISIÈME ÉDITION

Vingtième Mille

PRIX, 25 CENTS.

En vente chez

CADIEUX ET DEROME,

RUE NOTRE-DAM